

Deux ans après la première opération « Pourquoi ? », Le Soir a une nouvelle fois sollicité ses abonnés, invités à lui soumettre leurs interrogations sur le monde qui nous entoure.

Pourquoi ne voit-on pas de proposition d'assemblée citoyenne ? »

Cet article répond à la question de Vincent, de Tournai

ENTRETIEN
V.L.A.

En réalité, cher Vincent, des propositions ont bel et bien « émergé », sous la précédente législature. Par contre, pour ce qui est de la concrétisation... La Wallonie traîne les pieds, Bruxelles a d'autres chats à fouetter, le fédéral et la Flandre passent leur tour, même la Communauté germanophone chipote. La démocratie délibérative a-t-elle fait long feu ? On n'en est pas là... Analyse de Pierre-Etienne Vandamme, professeur en philosophie politique à l'UCLouvain.

Les assemblées citoyennes n'ont plus la cote ?

Il y a eu une sorte de boom, de mode, de la participation citoyenne et plus particulièrement des assemblées citoyennes tirées au sort. C'est un modèle politique qui avait été redécouvert ces dernières années, notamment sous l'influence de l'Irlande. Des assemblées citoyennes s'étaient montrées favorables au mariage gay ainsi qu'à la légalisation de l'avortement ; leurs recommandations avaient été soumises à des référendums, qui avaient validé ces changements constitutionnels assez importants. A partir de là, on a observé un intérêt marqué pour ce genre de procédures, avec l'idée qu'elles peuvent contribuer à réconcilier les citoyens et le monde politique – qui sent qu'il n'est pas populaire et qu'il faut faire quelque chose pour regagner une forme de légitimité. Beaucoup de partis ont donc essayé de se montrer ouverts.

Sans pour autant céder la prise de décision ?

En effet. Avec ces assemblées citoyennes, on a une participation très organisée : les gens sont tirés au sort, ils reçoivent des informations d'experts, ont le temps de la réflexion, on ne leur demande pas une opinion brute. Cela peut séduire plus que le référendum. Dans la plupart des modèles d'assemblées citoyennes, les élus gardent la prise de décision.

Les assemblées citoyennes sont peu visibles ?

Elles restent peu connues du grand public, la plupart des gens ignorent qu'ils pourraient être tirés au sort pour des tâches politiques. Ce sont des processus peu couverts par les médias. Dès lors, certains se disent que ce n'est pas ça qui va réconcilier le citoyen et la politique.

Ce n'est donc pas une initiative concluante ?

Il n'y a pas d'effet massif mais ça ne veut pas dire qu'elles n'ont aucun sens : pour les participants ça peut avoir beaucoup de sens. Pour reconnecter les citoyens à la politique, il faut peut-être en faire un usage plus ambitieux, et par exemple laisser à la population le pouvoir de décider. Mais les élus exercent un certain monopole sur la décision politique, ils ont du mal à y renoncer.

Quid du tirage au sort ?
Son intérêt c'est d'avoir une diversité de profils que l'élection n'amène pas parce qu'elle surreprésente certaines catégories, par exemple les personnes ayant des diplômes, des ressources financières, des réseaux.

MUSIQUE

Le triomphe de Bad Bunny, un renversement culturel

En devenant le premier artiste à remporter le Grammy de l'Album de l'année pour un disque chanté dans une langue autre que l'anglais, l'artiste portoricain marque l'histoire. Et un tournant dans la culture américaine et occidentale.

ANALYSE
DIDIER ZACHARIE

En devenant le premier artiste à remporter le Grammy de l'Album de l'année pour un disque entièrement chanté en espagnol, le Portoricain Bad Bunny a créé l'Histoire. Il atteste aussi d'un véritable renversement culturel. Pendant 70 ans, l'hégémonie culturelle des Etats-Unis se traduisait par des chansons chantées en anglais, incontestable *lingua franca* de la pop. Il était quasiment impossible de percer l'immense marché américain dans un autre idiome que celui des Beatles – la seule à y être parvenue en devenant numéro 1 du Billboard 200 fut... la nonne belge Sœur Sourire en 1963. Mais depuis une petite dizaine d'années, les choses ont évolué sous les *kicks* du reggaeton et de la K-pop.

En 2020, Bad Bunny devenait le premier artiste à atteindre le sommet des *charts* américains avec un album entièrement chanté en espagnol, *El Último Tour Del Mundo* (il a depuis réitéré à trois reprises). Deux ans plus tôt, le groupe K-pop BTS réussissait presque la même chose avec deux albums chantés majoritairement en coréen. La chose est actée : la pop ne se chante plus uniquement en anglais.

Au-delà du langage, cela signifie aussi que ce qui était la périphérie culturelle du monde en devient le centre. Pendant des décennies, le *soft power* américain s'est nourri en absorbant les cultures des marges – et principalement afro-améri-



caines. Ce fut le cas avec le rhythm & blues dans les années 50 qui a été « blanchisé » en rock'n'roll. Ce fut le cas, plus récemment, avec le hip-hop qui est devenu *mainstream* avec Eminem. Mais avec le reggaeton, cette absorption se fait sans traduction culturelle. Désormais, la diaspora donne le la. La périphérie influence le centre.

« **Soft power** »
Pour Christophe Pirenne, professeur d'histoire de la musique à l'ULiège et à l'UCLouvain, « la perte de l'hégémonie

Le palmarès		
Album de l'année : <i>DeBí TirAR Más FOToS</i> de Bad Bunny	Enregistrement de l'année : <i>Luther</i> de Kendrick Lamar et SZA	Chanson de l'année : <i>Wildflowers</i> de Billie Eilish
Révélation de l'année : Olivia Dean	Meilleur album pop : <i>Mayhem</i> de Lady Gaga	Meilleur album dance/électronique : <i>Eusexua</i> de FKA twigs
Meilleur album rap : <i>GNX</i>	de Kendrick Lamar	Meilleur album Rn'B : <i>Mutt</i> de Leon Thomas
	Meilleur album rock : <i>Never Enough</i> de Turnstile	Meilleur album alternatif : <i>Songs of a Lost World</i> de The Cure
	Meilleure musique de film : <i>Music by John Williams</i>	Meilleur clip : <i>Anxiety</i> de Doechi
	Meilleure pochette d'album : <i>Chromakopia</i> de Taylor, the Creator	

culturelle américaine et occidentale s'observe dans les évolutions musicales. Jusque dans les années 1950, on entendait partout le rythme ternaire de la valse. Et puis, ce fut le tour du rythme en 4/4 du rhythm & blues transformé en rock. Aujourd'hui, ce sont les rythmes latins qui dominent la pop mondiale ».

Cette évolution est similaire dans d'autres anciennes puissances occidentales. Ainsi, en France, le marché musical a longtemps été dominé par la variété française, issue de la chanson. Aujourd'hui, le rap et la pop dite urbaine sont les styles dominants et ils se nourrissent surtout en Afrique et dans les îles d'outre-mer : la rumba congolaise (chez une bonne partie des rappeurs stars, de Damso à Ninho), le zouk des Antilles (Jul), le bouillon de la Réunion (le tube *Kongolese sous BBL* de Théodora)... Et ce n'est pas fini. Le nouveau rythme à la mode que les stars (de Stromae à Drake) s'arrachent vient d'Afrique du Sud, il s'agit de l'*amapiano*.

Autrefois anglo-saxonne, la pop se mondialise. Au XXI^e siècle, la culture occidentale est la culture des peuples anciennement colonisés ou issus de l'immigration – ou venus de territoires hybrides comme Porto Rico ou la Guadeloupe. Elle est aussi de plus en plus concurrencée par l'Asie – ce que le retour annoncé de BTS va probablement accentuer dans les mois à venir. Quoi qu'il en soit, c'est ce renversement culturel qu'est venue acter la victoire de Bad Bunny aux Grammy Awards. Mais aussi l'idée que la culture occidentale est ouverte sur le monde, variée, inclusive et accueillante. Soit à l'opposé de l'idéologie culturelle nationaliste et identitaire d'un Donald Trump.



HUMEUR

D.Z.

Face à Trump, le monde de la musique se réveille

Dans *La société du spectacle*, Guy Debord décrit le spectacle comme « l'affirmation de la vie comme simple apparence ». En somme, « le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même ». Ces dernières années, le monde de la musique répondait tristement à cette définition. Mais à l'heure où les agents fédéraux américains d'ICE sèment la terreur et la mort dans les rues américaines, le voilà qui semble enfin se réveiller. Le monde du spectacle peut encore jouer un rôle social de lanceur d'alerte, de vecteur d'une révolte. Cette séquence de réveil de l'industrie musicale face à un régime dont les méthodes ressemblent à celles des pires dictatures de l'Histoire a été lancée

par Bruce Springsteen qui a relancé la *protest song* avec *Streets of Minneapolis*, titre qui dénonce « l'armée privée du roi Trump » et appelle à la mémoire et à la résistance. Le Boss n'est pas le seul à reprendre la guitare à la manière de Woody Guthrie, c'est-à-dire comme une « machine qui tue les fascistes ». La jeune génération folk n'est pas en reste avec des artistes comme le chanteur Jesse Welles, 33 ans, qui commencent à se faire un nom dans cette veine *protest song*. Vendredi, c'est un autre vétéran rock qui a organisé un concert de soutien aux victimes des « voyous fédéraux de Trump » à Minneapolis. Tom Morello, ancien guitariste de Rage Against the Machine, a lancé la soirée

avec un discours sans demi-mesure : « Si ça ressemble au fascisme, si ça sonne comme du fascisme, si ça agit comme le fascisme, s'habille comme le fascisme, parle comme le fascisme, tue comme le fascisme et ment comme le fascisme, frères et sœurs, alors c'est du putain de fascisme. Cela se passe ici et maintenant. Personne ne viendra nous sauver à part nous-mêmes. Frères et sœurs, vous montrez la voie. » Il a ensuite été rejoint sur scène par Springsteen en personne, qui y a joué sa chanson devant une foule remon-tée. La musique peut encore tenir ce rôle, rendre visible et faire entendre une injustice et agir en soutien d'une cause. Les très médiatisées cérémo-

nies de remise de prix aussi. Le choix de célébrer le chanteur portoricain Bad Bunny est un acte politique, particulièrement par les temps qui courent. Citoyen américain considéré comme de seconde zone (les Portoricains n'ont pas le droit de vote), le roi du reggaeton chante en espagnol et ne parle que très modérément l'anglais. C'est toute la diaspora latino-américaine (et au-delà) qu'il représente. Son discours, principalement en espagnol, allait dans ce sens en rendant hommage « à toutes les personnes qui ont dû quitter leur pays natal pour poursuivre leurs rêves ». La soirée a été remplie de discours dénonçant la politique de Donald Trump. Mais en attribuant à Bad Bunny le Grammy

le plus prestigieux de l'Album de l'année, l'industrie du disque a décidé d'envoyer un message frontal au président-roi. Ce prix affirme que la culture américaine se reconnaît comme multilingue et multiculturelle, à mille lieues de l'idéologie culturelle Maga. C'est une victoire symbolique pour tous les immigrés qui voyaient les Etats-Unis comme une terre d'accueil et qui sont aujourd'hui chassés par la police de l'immigration. Bad Bunny n'en a pas fini. Dans une semaine, il se produira à la mi-temps du Superbowl, regardée par plus de 200 millions de téléspectateurs. Un moment culturel central aux Etats-Unis. Donald Trump a déjà menacé d'envoyer ICE. Le combat ne fait que commencer.